
Philippe de Gueldre (1464-1546)

Michelle Beal ¹

¹ Cercle Historique de Saint-Amand-les-Eaux

Janvier 2007

Philippe de Gueldre (1464-1546) : Princesse à la Cour – Souveraine – Epouse – Mère – et religieuse.

Il y a quelques semaines, dans un jeu télévisé, il y eut plusieurs questions sur les ducs de Bourgogne et la Toison d'or. Pour nous, habitants du Hainaut, les réponses furent faciles. C'est pourquoi j'ai pensé vous raconter l'histoire de Philippe de Gueldre. J'espère que cela vous intéressera.

Dans une province au nord de la Belgique, au nord d'Arnheim, se situe le duché de Gueldre, où le duc Arnold, au XVe siècle, appartenant à la famille d'Egmont, est affligé d'un fils qui veut lui ravir le duché, car ce fils estimait que son père régnait depuis quarante ans, et que cela suffisait. Ce fils indigne, Adolphe de son prénom, trouve refuge et secours auprès de son grand-oncle Philippe le Bon, duc de Bourgogne, qui le fit Chevalier de la Toison d'Or, et lui donna sa nièce en mariage, Catherine de Bourbon. Le mariage eut lieu à Bruxelles en novembre 1463. Un an s'écoula, et une heureuse naissance arriva.

Le bébé fut une petite fille à qui on donna le prénom de Philippe, en honneur à Philippe le Bon.

(le prénom de Philippe est peu usité, mais il est traditionnel chez les Capétiens. Ce prénom appartient aux deux genres, comme Claude ou Dominique, depuis que Philippe 1er, roi de France l'eut reçu de sa mère Anne de Russie ou de Kiev qui prétendait descendre de Philippe de Macédoine) .

Trois ans plus tard, un petit garçon arriva et fut nommé Charles, mais malheureusement la maman céda en 1469, et c'est leur tante, Catherine de Gueldre, qui leur servit de mère.

Catherine de Clèves, épouse d'Arnold de Gueldre et mère de Catherine et d'Adolphe, suppliait son mari de laisser le pouvoir à leur fils. Le duc n'en fit rien. De dépit, Adolphe partit faire un pèlerinage en terre sainte.

A son retour, Arnold, heureux de retrouver son fils,

donna une grande fête dans son palais de Nimègue. Vers minuit, Arnold alla se coucher, heureux du retour de son fils. Malheureusement, à peine endormi, il fut réveillé brusquement par un bruit d'armes auprès de son lit. Son fils était là, entouré de soldats, qui lui ordonnèrent de se lever et le transportèrent à demi-nu sur un cheval, en plein hiver, au Château de Buren où on le jeta dans un cachot. Le pauvre duc y resta cinq ans.

Pendant cet emprisonnement, le Téméraire crut le moment venu d'agrandir son duché vers le Nord.

Profitant de ce que son père Philippe le Bon avait été l'ami d'Arnold, qu'Adolphe avait épousé sa belle-sœur Catherine de Bourbon, que le Pape et l'Empereur lui avaient demandé de calmer la brouille des Gueldre, fort de ce mandat, il crut qu'il ne pouvait y avoir d'attentat ni d'usurpation, même si ce sera le cas ; le bourguignon s'installa dans le pays et n'en bougea pas.

Pour surveiller Adolphe, le Téméraire le garda près de lui. Il ne pouvait imaginer que celui-ci profiterait d'une sortie pour s'échapper, déguisé en moine. Malheureusement pour lui, il fut reconnu par des soldats qui gardaient un pont à Namur, et se retrouva incarcéré à Courtrai.

Charles estima justifié d'occuper le duché, mais il ne le fit pas sans avoir conclu un marché avec le vieil Arnold, un marché de dupes.

Il versait à Arnold 90 000 florins et la jouissance de son duché sa vie durant. Ce traité, signé à Bruges le 30 décembre 1472 arrangeait les choses pour la satisfaction de tous, sauf, bien évidemment pour la famille de notre petite fille Philippe et de son frère Charles. Ils estimaient que le duché revenait de droit aux enfants à la mort de leur grand-père Arnold ; l'indignité de leur père n'était pas un empêchement pour que l'héritage revienne aux descendants.

Cette spoliation qui avait réuni des mécontents et une partie de la famille, n'eut pas d'écho favorable : ni auprès du Pape, ni auprès de l'Empereur. Aussi, le

Téméraire pensa réunir son monde devant un “ jury d’honneur ” et en saisit le chapitre de la Toison d’Or qui approuvera et déclarera qu’il avait bien agi.

Le petit Charles d’Egmont, fils d’Adolphe, âgé de 8 ans, était très populaire. Les gens de la Gueldre prirent les armes en sa faveur, mais la disproportion entre les deux armées était trop importante pour que le résultat fut efficace. La Gueldre, en elle-même, n’était pas un état de grande importance, mais elle consolidait les frontières de la Hollande de l’évêché de Liège et du Brabant, et était une pointe avancée en direction du Rhin.

Revenons à notre chapitre de la Toison d’Or.

Un petit rappel : Philippe le Bon déposa à Lille, le 17 novembre 1431, 66 articles intéressant les chevaliers, complétés de 28 articles concernant les officiers, le chancelier, le trésorier, le greffier et le héraut d’armes. Les statuts de la Toison d’Or furent donc ainsi établis.

Un exemplaire fut remis à chaque chevalier, et de ce fait, de nombreuses copies ont pu être faites (quelques exemplaires se trouvent à la bibliothèque de Valenciennes)

Dans un des plus anciens manuscrits, on trouve une note, placée en fin de texte, qui indique que l’ouvrage a été fait à Valenciennes par Jacques le Boucq le 10 mars 1556. L’auteur, héraldiste et généalogiste valenciennois, fut héraut d’armes de Charles Quint, etc (Paul Lefrancq– la Toison d’Or, avril-mai 1973)... Mais ne nous dispersons pas et revenons à notre chapitre.

Monsieur Paul Lefrancq écrivait donc que ce chapitre se tient en l’église Saint Paul des Dominicains, en préférence à Saint Jean et à Notre Dame de la Chaussée en raison du caractère majestueux et somptueux du chœur et de la grande nef. Cette église fut construite en 1272 en l’honneur de Saint Paul et de Saint Martin. Cependant, c’est le nom de Saint Paul qui prévalut et qui fut donné à la fois à l’église et au couvent.

Cette église est riche en évènements religieux. C’est là que se tint l’important chapitre des dominicains, parmi eux : Saint Albert le Grand (1193-1280), Saint Thomas d’Aquin (1225-1275), Pierre de Tarentaise, le futur pape Innocent V. c’est en fait une véritable Charte des Etudes que contiennent les actes capitulaires de ce chapitre général de Valenciennes ; l’évènement fut d’ailleurs commémoré à Valenciennes en 1959.

De nombreuses sépultures des plus hauts dignitaires des comtés de Valenciennes et de Hainaut s’y trouvaient. Celle de Jean d’Avesnes, d’après la description qu’en a fait Simon le Boucq, était un monument somptueux, une œuvre d’art remarquable...

Le couvent et l’église des Dominicains occupaient un emplacement considérable, approximativement défini par les rues des Foulons et d’Oultreman. La destruction de cet ensemble fut l’œuvre de 1793 et de l’époque de la Révolution naissante.

Le chapitre de Valenciennes de la Toison d’Or commença par la messe des frères trépassés, dont Jean de Créqui et de Canaples (ami des lettres et des livres qui avait été, par alliance, un des gendres du feu duc

Philippe), les représentants des maisons princières de Luxembourg, de Savoie, de Ferrare, toute la maison de Bourgogne, Clèves, Juliers et Gueldre. Après les différentes messes, ce furent les réjouissances, dont les joutes libres qui se clôturèrent par des joutes en règle, où le bâtard de Bourgogne et Charles de Visan remportèrent les premiers trophées. Tous avaient rivalisé de hardiesse et de dextérité, même un roturier de Valenciennes, Barthélémy Patoul.

Après moult palabres, les commiers gantois, qui n’avaient pas oublié leur écrasement de 1453 et avaient emprisonné le Chancelier de Bourgogne Hugonet, l’évêque de Liège, Louis de Bourbon, avec Humercourt, tuteur de Marie de Bourgogne, retenaient en otage la princesse elle-même et la veuve de son père, Marguerite d’York. De plus, les commiers avaient fait sortir de sa prison le toisonnier que le chapitre de Valenciennes y avait jeté pour la vie, Adolphe de Gueldre, et même, n’avaient pas rougi de parvenir à contraindre Marie de Bourgogne à l’épouser contre son gré.

Toujours aussi impulsif et irréfléchi, Adolphe se rue à l’assaut de Tournai où le transfuge Crèvecoeur d’Esquerdes vient d’introduire une forte troupe française. Bientôt abandonné de son escorte en fuite, le jeune Gueldre trouve enfin une mort de soldat le 27 mai 1477, percé de coups de lances. Ses adversaires l’inhumèrent avec respect dans la cathédrale de Tournai.

Quant à Arnold, il finit sa vie sur ses terres, spolié par le Téméraire, et cette triste fin ne dura que 6 mois.

Mais revenons à nos deux enfants, et sachons ce qu’ils sont devenus pendant toutes ces guerres.

Les deux enfants, orphelins de mère, sans argent ni terres, furent emmenés avec leur tante dans une ville que nous connaissons bien puisqu’il s’agit de Gand. Dans cette belle ville, la Cour y était la plus brillante. S’y trouvaient en effet, la troisième épouse de Charles le Téméraire, Marguerite d’York, et leur cousine Marie de Bourgogne, fille de la deuxième épouse du Duc, Isabelle de Bourbon, leur tante maternelle.

Marie de Bourgogne perdit son père Charles le Téméraire le 5 janvier 1477... nous en reparlerons. Elle était son unique héritière et les gantois auraient aimé qu’elle épouse Adolphe de Gueldre.

Voici maintenant nos deux enfants orphelins. Que va-t-il arriver ?

Les tractations engagées pour qu’ils retrouvent la liberté restent vaines. Toutefois, le traité d’Arras du 23 décembre 1477 conclu entre Louis XI et les Flamands, amène à ce que Marguerite d’Autriche, fille de Marie de Bourgogne et de Maximilien, destinée au dauphin, soit élevée à la Cour de France jusqu’à son mariage. Maximilien désigne Philippe de Gueldre pour être sa demoiselle d’honneur.

Voici notre jeune Philippe, âgée de 18 ans, belle, grande, au port altier, au visage grave et triste, riche de ses qualités d’esprit et de cœur, et son grand front découvert et ses yeux pers ou vert profond, à la Cour de France. Mais quelles différences!!!! La Cour de Bourgogne était gaie et bruyante, comme une kermesse

flamande, et la Cour de France sans éclat et minable.

Notre jeune fille, qui rêvait de se consacrer à Dieu, se retrouve seule après le mariage de Marguerite d'Autriche et du dauphin.

Mais revenons à la bataille de Nancy où Charles le Téméraire fut tué, il se battait contre le jeune duc de Lorraine René II. Celui-ci, ayant fait alliance avec la France, se retrouve désigné comme garant d'une paix conclue entre France et Lorraine.

René II de Lorraine (1451-1508) est le petit-fils de René I (le roi René d'Anjou) ; né de Vaudémont, il devint duc de Lorraine sous le nom de René II. La famille de Vaudémont succède à la famille d'Anjou. Humaniste, véritable prince de la Renaissance, René s'intéresse aux Arts et aux Sciences. Dépouillé des biens de la famille d'Anjou par Louis XI, il se consacre à la Lorraine. Succédant à son oncle Vaudémont, le jeune duc fit son entrée dans Nancy le 5 août 1473. Selon l'usage, arrivé à la porte Saint Nicolas, il mit pied à terre et remit son cheval aux chanoines de la collégiale Saint Georges. Puis, à pied par la grand rue, il marcha aux sons des cloches, tandis que les oriflammes claquaient au vent, il gagna la collégiale où il fut intronisé. La fête dura quatre jours, la bière, le vin et la viande furent distribués. En sa qualité de " voué au Chapitre des Nobles Dames de Remiremont ", le jeune duc vint prêter serment sur la chasse de Saint Romaric, en l'église capitulaire des Dames, en présence de Jeanne d'Anglure, abbesse des Chanoinesses.

Mais retrouvons notre Philippe dont les aspirations sont inchangées. Elle a toujours l'intention de se consacrer à la vie religieuse, mais la politique va en décider autrement. Pour garantir la paix entre les deux pays, la France et la Lorraine, Philippe devra épouser René II. Mais les difficultés ne sont terminées pour autant, car René est encore marié à Jeanne d'Harcourt, bien qu'il en soit séparé, pour le motif que son épouse ne peut remplir son devoir conjugal, et donc incapable de lui donner un héritier.

L'annulation est demandée et obtenue le 9 août 1488. Aussitôt, René II se rend à Orléans où se tient la Cour, et le 28 août le contrat de mariage est signé. Quatre jours plus tard le mariage est solennellement célébré à Orléans. La duchesse d'Angoulême, qui résidait au château d'Amboise, siège de la Cour de France, note dans son journal que " le mariage eut lieu à onze heures, avant midi, en pleine lune " Le roi Charles VIII y assistait, accompagné de tous les princes et princesses du Royaume de France, lequel, entre toutes choses dignes de mémoire avec le royal festin de noces " fait dresser ung tournoy en toutes manières d'armes et joutes aultant magnifique et beau qu'on eust veu depuis cent ans auparavant "

La famille d'Harcourt lança des calomnies, prétendant que l'argent achetait tout, même une annulation. Pour les contrer, le procès en annulation fut recommencé. Il se termina par une bulle du pape le 30 janvier 1488. L'année commençait alors le 25 mars ou le jour de Pâques, il faut donc dater cette bulle de 1489

selon notre manière de compter. Le Pape confirmait le précédent jugement et déclarait valide le mariage de René et Philippe, et légitimait leur descendance à venir. Toutefois, la première épouse, Jeanne d'Harcourt, était décédée depuis le 7 novembre 1488. Apprenant cette nouvelle, la scrupuleuse Philippe voulut réitérer son mariage. Celui-ci fut célébré dans la chapelle de leur château en Lorraine, avec tous leurs gens le 11 décembre 1488.

En épousant René II, Philippe de Gueldre devint duchesse de Lorraine et de Bar, reine de Sicile et de Jérusalem. René tenait ses droits de sa mère Yolande d'Anjou qui, elle-même les tenait de son père René 1er désigné par l'histoire comme " le Bon roi René " Celui-ci avait hérité en droit du royaume de Naples-Sicile sur lequel son aïeul Louis, son père Louis II, et son frère Louis III, en lutte contre la maison rivale, n'avaient régné que très épisodiquement.

Non pas individu commandant d'autres individus, mais chef de famille gouvernant un groupement de familles, René gouvernait très paternellement. La Maison régnante, clé de voûte de l'édifice social, devait donner l'exemple des vertus familiales, et les considérer comme l'extension de leur propre famille.

En vingt et un ans de mariage, ils eurent douze enfants, mais en perdirent cinq en bas âge.

- Charles naquit à Nancy en 1486 et décéda rapidement
- François, né à Pont-à-Mousson un an après, mourut à deux ans
- Antoine vit le jour à Bar en 1489. Il succéda à son père sur le trône de Lorraine
- Anne, née à Bar en 1490, décédée
- Nicolas, né à Nancy en 1493, décédé
- Isabelle, née à Lunéville en 1494, décédée
- Claude, né au château de Condé-sur-Moselle en 1496 (Custine), premier duc de Guise dont il sera le premier chef de cette illustre famille
- Jean, né à Bar en 1498, deviendra Cardinal et ministre de France
- Louis, né à Bar en 1500, sera évêque de Verdun, comte de Vaudémont parce qu'il avait repris les armes, il fut tué au siège de Naples à l'âge de 28 ans
- Claude et Catherine, les jumelles, nées à Bar en 1502, décédèrent en bas âge
- François, comte de Lambesc et d'Orgon, né à Bar en 1506, sera tué à la bataille de Pavie à l'âge de 18 ans

Philippe n'avait aucun bien à apporter à son époux, si ce n'est les revenus des terres d'Arcourt en Normandie, et de Bove en Amiénois. Aussi, René lui fit don des seigneuries provençales de Lambesc et d'Orgon. Mais en époux prévenant, il concéda par acte en date du 15 septembre 1493, le marquisat de Pont-à-Mousson avec son château et dépendances et juridictions, rentes, revenus et droiture d'or, argent et blé, avoine, vins, chapons, etc... ainsi que le comté de Vaudémont (berceau de

la famille), avec la ville et le château de Vézelize, les villes, places et châteaux de Gondreville, et de Condé sur la Moselle. Ceci lui était assuré pour toute la vie.

Philippe ne s'occupait pas seulement de la direction de sa maison et de l'éducation de ses enfants. Elle s'occupait de bonne heure des affaires publiques. Quand René II s'absentait hors du duché, il lui confiait l'administration de ses Etats. En l'absence de son époux, Philippe signait les lettres patentes, les arrêts de justice, confirmait les offices, etc... Elle eut d'ailleurs à préparer l'entrevue de Louis XII et de l'empereur Maximilien au château de Mousson, ainsi qu'arbitrer un conflit entre l'abbesse de Remiremont et les chanoines.

Contrairement à ce qui se passe dans nos démocraties modernes fondées sur l'individu, autrefois la femme d'un souverain avait part à son autorité ; elle veillait sur l'argent public, elle tenait " le ménage " de la royauté. Elle est " lieutenant " pour servir. En 1499, les voyages de René cessèrent, mais en 1500, il tomba gravement malade. Aussi, Philippe fit le vœu de se rendre en pèlerinage à St Claude en Franche Comté si son époux retrouvait la santé ; en même temps, elle demandait à tous de prier pour la guérison du duc. Après la guérison de son époux, elle alla avec son fils, Antoine, faire le pèlerinage afin de remercier " Monsieur Saint Claude " Elle pria devant la châsse du corps intact du saint grand faiseur de miracles. Son pèlerinage continua sur Lyon, où l'avait invité Louis XII.

Toujours accompagnée de son fils Antoine, âgé de 9 ans, elle fut bien accueillie par Louis XII et son épouse Anne de Bretagne. Le jeune garçon fut fêté et le roi demanda à Philippe de retenir ce fils à la Cour pour l'élever et le rendre tout français. A contre cœur, la duchesse accepta de laisser son fils, tout en laissant la décision à son époux.

La duchesse fut admise aux honneurs, distinction créée par la reine pour les dames de la Cour ; en l'honneur de St François d'Assise, elle reçut une hacquenée blanche, harnachée de velours semé de cordelières.

Les époux nancéens, très pieux, travaillaient non seulement à leur salut personnel, mais aussi à celui de leurs sujets, secondant ainsi l'église dans sa mission spirituelle. Ils firent construire des églises et des cathédrales, comme celle de Toul et de Metz, des collégiales.

René fit venir des sœurs hospitalières à Nancy et à Lunéville. Ces sœurs Hospitalières de Ste Elizabeth, aux robes de bure de couleur grise, tertiaires franciscaines, vouées aux soins des malades et des pauvres. Philippe leur envoie des tonnettes de harengs pour l'avent ou le carême, de la viande pendant l'année. La charité de Philippe s'exerce dans bien des domaines, elle use de son influence pour faire libérer des prisonniers incarcérés à Metz où ailleurs. En 1501, à la disette consécutive à de mauvaises récoltes, s'ajoute la peste. Un tiers de la population est victime de ce fléau. Pour aider ses sujets, le duc diminue les impôts et procure du travail à d'autres en faisant reconstruire son palais.

En 1505, alors que son épouse attend son douzième enfant, René fit son testament. Trois ans plus tard,

l'hiver rigoureux fit sortir les loups du bois. Ils se répandirent dans les campagnes faisant des victimes. Aussi, après la messe du dimanche 10 décembre, notre duc partit chasser les loups. Le froid était glacial et le frappa de congestion. Il mourut quelques heures plus tard, ayant revu sa femme et ses enfants, sauf Antoine, son héritier, qui était retenu à la Cour de France. Faisant taire sa douleur, notre courageuse duchesse, qui avait connu vingt-trois ans de bonheur, dépêcha un messenger à Blois pour rappeler son fils, et en même temps régler l'ordonnance des funérailles.

Après ce dernier rôle officiel – le sacre de son fils – elle qui, jeune fille, aspirait à rentrer en religion, put après encore bien des vicissitudes, rentrer au couvent.

Religieuse, Philippe fut dispensée de son année probatoire. Le Pape la dispensa des rigueurs de la règle en raison de son état de santé – elle souffrait d'hydropisie – ne l'obligeant qu'à l'observance des trois vœux : Pauvreté, Chasteté et Obéissance. Elle ne profita pas de cet adoucissement, ne voulant pas se distinguer des autres religieuses. Elle marchait pieds nus, faisant toutes les tâches les plus humbles. Elle ne garda rien de ses biens, si ce n'est qu'une maigre pension qu'elle abandonna en faveur de la communauté. Elle était réellement " une pauvre dame " et pouvait prononcer ses vœux solennels. La cérémonie eut lieu le 8 décembre 1520, fête de l'Immaculée Conception.

Tous les princes de la famille de Lorraine étaient là : le peuple et les bourgeois, attirés par le " Grand Pardon " accordé par le Pape à tous ceux qui récitaient un Pater et un Ave devant le crucifix de l'enclos du monastère. Après le sermon sur le mépris du monde, la cérémonie commença. A genoux aux pieds de la Révérende Mère Abbessse, Philippe demanda, en grande humilité, la sainte profession pour l'amour de Dieu. Il y eut grand silence car tous voulaient entendre les paroles de la cérémonie. Dans un grand courage, notre duchesse renonça au monde, à tous ses enfants, possessions, richesses, honneurs, pompes mondaines et biens temporels. Puis, renonçant à soi-même et à sa propre volonté, elle fit les vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, et perpétuelle clôture, donnant son cœur et son âme à Dieu. Les assistants, très émus, pleuraient. Philippe était sereine. Puis le couvent retrouva son calme. Notre religieuse tiendra jusqu'à la mort la stricte observance, bien que souvent il faille calmer ses ardeurs. Sœur Mauljean, l'écrivaine du couvent écrivit : " Elle était de stature belle et grande et même moult droite, ayant la face belle et plaisante de couleur très blanche et vermeille, le front hault, les yeux beaux et verts, le nez long et la bouche petite et moult belle. Jusqu'à la mort, elle a toujours été aussi droite qu'un jonc. Elle provoquait ceux et celles qui la regardaient à amour et crainte. Si elle était belle de corps et de face, encore estait plus belle de foy... elle recommandait toujours à Messieurs ses enfants qu'ils défendissent courageusement icelle sainte foi "

Le roi François 1er avait pour Philippe une grande vénération. Il recommandait les actions qu'il entreprenait

à ses prières. Selon les relations des clarisses, quand le roi apprit la mort de Sœur Philippe, il s'écria : " Tout le bonheur de mon royaume s'en est allé, car j'ai perdu une bonne cousine " Il ne lui survivra que cinq semaines.

Le 15 août 1546, alertés, ses enfants se rendirent à son chevet, et elle leur dit : " C'est la dernière fois que nous nous voyons en ce monde, mais nous nous reverrons au paradis s'il plaît à Dieu " Dès lors, elle ne fera que languir.

La troisième messe de Noël fut célébrée dans sa chambre, le mercredi des cendres, elle reçut l'eucharistie. Les oiseaux dans leur cage, malgré la nuit, se mirent à chanter, chanter si haut que les assistants en étaient ébaubis. Il semblait qu'ils chantaient leur joie pour l'entrée de Philippe au paradis ce samedi soir.

C'était le samedi 26 février 1547. Elle avait 82 ans, et avait passé 27 années sous la robe de bure franciscaine.

1 Note

Une version complète et illustrée de cette conférence a été publiée dans les mémoires du CAHV (Beal, 2010).

Les principales sources de cette conférence sont : Duby (2005); Favier (1978); Compère (1989); Brion (1947); Jacotey (2004).

Références

Beal, M., 2010. Philippe de Gueldre (1464-1546). Mémoires du Cercle Archéologique et Historique de Valenciennes 11, 135-144.

Brion, M., 1947. Charles le Téméraire : grand duc d'Occident. Libr. Hachette.

Compère, G., 1989. Je soussigné, Charles le Téméraire, duc de Bourgogne. Belfond.

Duby, G., 2005. Une histoire du monde médiéval. Larousse.

Favier, J., 1978. Philippe le Bel .

Jacotey, M.L., 2004. Philippe de Gueldre : princesse à la cour, souveraine, épouse et mère, puis religieuse : 1464-1547. D. Guéniot.